
François HEBER-SUFFRIN, Bénédicte PALAZZO-BERTHOLON, Danie PRIGENT, Christian SAPIN et Cécile TREFFORT, *Bulletin monumental*, numéro spécial « L'abbatiale carolingienne de Saint-Philbert-de-Grandlieu »

Claude Andrault-Schmitt



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccm/5502>

DOI : 10.4000/ccm.5502

ISSN : 2119-1026

Éditeur

Centre d'études supérieures de civilisation médiévale

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 488-490

ISBN : 978-2-490783-02-1

ISSN : 0007-9731

Référence électronique

Claude Andrault-Schmitt, « François HEBER-SUFFRIN, Bénédicte PALAZZO-BERTHOLON, Danie PRIGENT, Christian SAPIN et Cécile TREFFORT, *Bulletin monumental*, numéro spécial « L'abbatiale carolingienne de Saint-Philbert-de-Grandlieu » », *Cahiers de civilisation médiévale* [En ligne], 240 bis | 2017, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 21 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ccm/5502> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccm.5502>



La revue *Cahiers de civilisation médiévale* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

François HEBER-SUFFRIN, Bénédicte PALAZZO-BERTHOLON, Daniel PRIGENT, Christian SAPIN et Cécile TREFFORT, *Bulletin monumental*, numéro spécial «L'abbatiale carolingienne de Saint-Philbert-de-Grandlieu», 173-2, 2015.

Dans la première contribution de ce numéro spécial du *Bulletin monumental*, François Heber-Suffrin, Daniel Prigent et Christian Sapin démontrent que la connaissance de ce monument emblématique a été considérablement renouvelée. Ce sont les résultats du croisement entre critique historiographique, étude d'authenticité et opérations archéologiques qui sont livrés ici : synthèse attendue ! Toutes les incertitudes n'ont toutefois pas été levées, d'autant que les prospections géophysiques ont été décevantes et que la nef aurait mérité une fouille complète, impossible à réaliser sans enlèvement du sol de béton et donc projet de mise en valeur globale – d'où une focalisation de toujours sur «Le chevet et ses aménagements» qui donne d'ailleurs le titre du chapitre. D'emblée, une faille originelle est explicitée : s'appuyant sur des données de terrain qu'il ne parvenait pas à comprendre, et habité par la volonté d'établir une continuité entre Antiquité et Moyen Âge par le truchement des saints, le père Camille de la Croix a cautionné une «restauration incomplète» ; ses qualités d'intuition et de rigueur mêlées sont cependant soulignées au long de l'ouvrage.

L'histoire des débuts de l'établissement repose entièrement sur la *vita Filiberti*, sans doute rédigée peu après la mort de saint Philibert (685), reprise ou réécrite au IX^e s. par Ermentaire, moine de Noirmoutier (la maison-mère) et augmentée des *Miracula*. C'est dans ce dernier texte qu'apparaît le célèbre épisode de la translation du sarcophage de *Herio* (Noirmoutier) à *Deas* (Saint-Philbert) en 836, puis du long voyage des reliques qui suivit l'incendie de l'abbatiale par les vikings en 847. L'établissement et son abbatiale

existaient avant l'arrivée du corps saint ; le monastère avait été fondé en 819 et jouait le rôle d'une sorte de double ou de maison d'été pour Noirmoutier (les incursions scandinaves étaient estivales). Cette source fournit des précisions matérielles inestimables autant qu'énigmatiques : par ex. le tombeau fut déposé dans le coin droit d'une église en forme de croix qui n'avait pas été prévue pour accueillir une sépulture, et le brancard qui avait permis son déplacement fut pour sa part pendu dans la partie gauche de l'édifice. Non moins intrigante est la mention de l'enveloppement d'un ancien chevet par un nouveau dispositif après cet accueil. Une récente traduction de Michèle Gaillard, dépourvue d'*a priori* architectural, permet d'en renouveler la lecture : ce n'est pas la croisée qui est alors démolie, mais «ce qui était à la hauteur de la croix» ; ce n'est pas la voûte qui est «merveilleuse» mais la sépulture ; la *prima fons* ne serait pas la façade occidentale mais une sorte de *frons scenae* introduisant au sanctuaire.

Après ces prémices, les a. font une analyse critique de l'historiographie, c'est-à-dire une ample documentation assortie des dessins et photographies des trouvailles et déblaiements anciens. Notons le rôle de Léon Maître, à qui l'on doit notamment la présentation actuelle du sarcophage sur ses supports ainsi que l'invitation lancée au père de la Croix. Le livre de ce dernier, publié en 1905, joua un rôle essentiel malgré des hypothèses contestées dès leur formulation : une basilique romaine postérieure à 287 n'aurait été aménagée en église qu'au début du IX^e s., église pourvue d'un nouveau chevet en 836 puis d'une nef romane. Au même moment ou presque, Jean Auguste Brutails et Robert de Lasteyrie proposaient des synthèses bien différentes. Dans cette opposition est sensible la différence entre homme de terrain et chartistes. De toute façon, tous butaient sur la notion même de «crypte carolingienne», question que l'état de la recherche permet aujourd'hui seulement de résoudre en insérant le cas ligérien dans un champ de comparaisons.

La campagne de 1997, qui s'inscrivit au sein d'un programme collectif de recherche dirigé par Brigitte Boissavit-Camus, entama donc une nouvelle ère. Pendant 3 ans se sont enchaînés sur de courtes périodes des analyses minutieuses de structure, des relevés pierre à pierre, des analyses de matériaux (non déterminantes à ce jour), des sondages dans des secteurs-clefs, une fouille dans l'oratoire cruciforme qui n'avait jamais fait l'objet d'une investigation archéologique... De nouveaux sondages ont été pratiqués en 2012-2013 sur le flanc sud de l'abbatiale et plus largement au nord dans l'espace

claustral et ses abords. Ces derniers travaux ont permis de comprendre comme étant carolingiens non seulement les dispositions de la crypte et du chevet mais également le transept, les gouttereaux de la nef et un cloître avec des espaces d'inhumation.

La lecture des bâtiments et leur analyse font dans l'ouvrage l'objet de développements rigoureux, dont la lecture est heureusement facilitée par des plans et axonométries d'une clarté remarquable. Résumons au risque de trahir quelque peu. Le transept est la partie la mieux connue car conservée en élévation et objet de fouilles relativement soigné et complet. Si la croisée reste le lieu le plus spectaculaire, avec ses grands arcs où alternent briques et claveaux de tuffeau, on sait maintenant que les deux pignons ne sont pas moins authentiques, du moins dans leur implantation. Toutefois la croisée carolingienne ne comportait peut-être pas d'arc diaphragme occidental (s'il y en eut un, il appartenait certainement à la campagne romane de la nef). Des transformations furent réalisées au XII^e et au début du XIII^e s., quand fut rehaussé le sol.

Le premier dispositif carolingien pour le chevet n'avait jamais pu être compris : une grande abside polygonale ? Un couloir ? Les fouilles récentes ont révélé que les deux formes coexistaient dans un premier sanctuaire enveloppé par une crypte hors œuvre : un couloir à pans droits, voûté en plein cintre, contournait une abside polygonale plus restreinte que celle qu'avait dessiné le père de la Croix. C'est à un second état carolingien du chevet que nous devons l'agencement encore en partie visible (et en partie restitué) : une vaste travée droite de plan carré, une abside un peu plus étroite occupée par une estrade très élevée qui domine à la fois le couloir de la crypte-confession et l'oratoire cruciforme. La partie occidentale de la travée droite est ouverte de chaque côté par une arcade, disposition en grande partie originelle mais également assez proche de celle du premier état. Ici l'homogénéité de la mise en œuvre mérite d'autant plus d'être relevée qu'elle n'avait jamais été signalée. Latéralement, l'aménagement de nouvelles annexes plus amples, mieux adaptées à la circulation, a entraîné la suppression des absidioles du premier état. Chacun de ces deux beaux couloirs rectilignes (voûtés) desservait une première chapelle orientée, puis une deuxième plus loin à l'est, à l'extérieur de l'abside proprement dite ; leur partie outre-abside (assez peu cohérente par son voûtement) était interrompue par une chapelle d'axe autrefois plus allongée qu'aujourd'hui. En bref, plus facile à comprendre à l'aide de schémas que de mots, une disposition complètement échelonnée.

Le phasage proposé est augmenté par rapport à la tradition historiographique. Une construction antérieure à la phase appelée traditionnellement « premier état carolingien » est attestée – donc avant la création du monastère proprement dit. Ensuite, pour le transept, donc la croisée monumentale, et les premières dispositions du bras oriental, les a. suggèrent l'époque d'Arnulf, abbé d'*Herio Deas* à partir de 817, un proche de Louis le Pieux et Benoît d'Aniane (voir une comparaison avec Corvey). Hypothèse qui ne surprend guère : c'est l'arrivée des reliques en 836 qui suscita une modification du chevet ; mais on peut désormais en comprendre les étapes, et notamment un enveloppement de l'abside ayant précédé les aménagements intérieurs.

Faut-il appeler « annexes » les plus courtes contributions qui suivent ? Oui, à condition de ne pas donner à ce mot une connotation péjorative. D'autant que le premier de ces suppléments, traité par François Heber-Suffrin et Christian Sapin, donne à voir sous le titre « La sculpture architecturale » de remarquables pièces de marbre : un autre réexamen de découvertes anciennes à la lumière des connaissances actuelles. Réemployés ou trouvés en fouille hors contexte (voire disparus depuis), les chapiteaux sont généralement datés des V^e-VI^e s., mais rien n'interdit de les imaginer plus précoces. Appartenaient-ils à la *villa de Deas* ou ont-ils été importés de la région de Nantes juste avant d'être mis en place au début du IX^e s. ? Suit l'inventaire des impostes carolingiennes, exercice indispensable qui confirme l'unité du projet (comprenant l'oratoire cruciforme) bien que ce type de matériel se soit ailleurs pérennisé jusqu'à l'époque romane. Cécile Treffort reprend pour sa part le dossier des « Découvertes épigraphiques anciennes et récentes » : inscription de dédicace, épitaphe de Guntarius et fragments se rapprochant de graffiti. La première est extrêmement laconique (« Aux Ides de juin, dédicace au Dieu Sauveur ») ; elle se trouve à son emplacement d'origine sur un pilastre d'accès à la *confessio*, mais il convient d'être prudent au sujet d'une datation carolingienne. L'a. avance l'hypothèse, solidement étayée, de la dédicace d'un autel, non de celle de l'église elle-même. Parmi les fragments, relevons l'énigme d'un disque profondément incisé dans un bloc, occupé par une croix et des lettres maintenant incompréhensibles.

Daniel Prigent livre ensuite ses observations sur « Les matériaux mis en œuvre » : moellons extraits d'une roche métamorphique de proximité dont la diversité de gabarits trahit sans doute la rapidité du chantier ; pierres de taille et claveaux révélant l'usage d'un marteau taillant brettelé ou d'une gradine, parmi

d'autres traces d'outils ; briques, nombreuses. Enfin, « Les enduits peints » sont présentés de façon rigoureuse et minutieuse par Bénédicte Palazzo-Bertholon après des prélèvements qui ont ciblé trois endroits. Est établie une stratigraphie qui suppose 7 phases ou reprises dans la chapelle axiale, 3 phases dans la crypte, mais à ce jour les analyses sont insuffisantes pour que les hypothèses de datation puissent être approfondies et précisées.

Cette dernière remarque pourrait concerner l'ensemble de l'ouvrage ; toutefois, si le lecteur a l'impression que le dossier reste ouvert, ce qui après tout est stimulant, il comprend aussi qu'il a bénéficié d'avancées scientifiques non négligeables. On lui a donné à voir un beau projet carolingien, ambitieux, double aussi à une vingtaine d'années d'écart, et en partie encore lisible par ses élévations, ce qui n'est pas fréquent en France. Le titre général « L'abbatiale carolingienne » pourrait apparaître comme restrictif (ce qu'il est, car l'étude approfondie n'est pas étendue au vaisseau roman ou à sa reprise du ^{xiii}^e s., qui ne sont qu'effleurés), mais il mérite aussi d'être considéré comme un titre de gloire.

Claude ANDRAULT-SCHMITT.